

Le progrès

Autor(en): **Trottenville, Sophie**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **26 (1888)**

Heft 2

PDF erstellt am: **20.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-190232>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

Paraissant tous les samedis.

PRIX DE L'ABONNEMENT :
 SUISSE : un an . . . 4 fr. 50
 six mois . . . 2 fr. 50
 ÉTRANGER : un an . . . 7 fr. 20

On peut s'abonner aux Bureaux des Postes ; — au magasin MONNET, rue Pépinet, maison Vincent, à Lausanne ; — ou en s'adressant par écrit à la *Rédaction du Conteur vaudois*. — Toute lettre et tout envoi doivent être affranchis.

CAUSERIES DU CONTEUR
 2^{me} et 3^{me} séries.

Prix 2 fr. la série ; 3 fr. les deux

Le progrès.

Il est réjouissant de constater les progrès et les améliorations de toute sorte qu'on s'efforce d'apporter dans l'administration de la chose publique, à la ville comme à la campagne. Cependant, que de choses restent encore à faire, auxquelles on n'a peut-être point encore songé. Aussi, confiante dans l'excellent esprit qui anime messieurs les préposés à l'ordre public, je me permets de leur signaler un mal fâcheux et qui fait encore tache d'huile dans nos mœurs.

De décembre à fin février, bon nombre de ménages font boucherie, expression consacrée pour dire qu'ils tuent et accommodent un porc.

A la capitale, le sacrifice se consomme dans les abattoirs, cela va de soi, mais dans nos petites villes et villages, la chose a lieu devant la maison, en pleine rue. Des spectateurs de la scène sanglante, il n'en manque pas, et le plus grand nombre sont des enfants. Bien plus, un usage consacré par nombre d'années, autorise les parents à les dispenser de la classe pour le jour de la boucherie. Notez que ce n'est point pour les services qu'on pourrait demander d'eux, mais simplement parce que c'est très amusant de voir saigner, équarrir le porc, et le reste.

Comment se fait-il qu'on n'ait jamais pensé au danger qu'on laisse courir aux enfants en ne leur évitant pas la vue fréquente d'un spectacle qui ne peut être que nuisible?... Ne craint-on pas qu'il les rende peu à peu insensibles, cruels, avides de scènes sanglantes ?

La recherche attentive des antécédents de jeunesse des criminels montre que, dans la plupart des cas, les instincts sanguinaires se sont développés chez ces malheureux par suite de traitements cruels exercés par eux sur des animaux ou même sur leurs camarades. Plus tard, la lecture de récits de crimes ou de brigandages n'a fait que familiariser davantage leur esprit avec ces idées-là.

On ne peut se le dissimuler ; la vue du sang répandu, ne s'agit-il même que du sang d'un animal, a une funeste influence sur l'imagination de l'enfant. Veillez donc à ce que les mères rougies laissées sur la voie publique, après l'abattage du porc, disparaissent au plus tôt.

La preuve que les enfants sont impressionnés par ce spectacle, c'est qu'ils aiment à répéter entre eux ce qu'ils ont vu faire, cela avec un sérieux

qui ferait sourire ceux qui ne verraient pas plus loin :

« Jouons au cochon. Veux-tu être mon cochon ? »
 Et le drame de la veille se déroule avec une exactitude étonnante, depuis les efforts de l'animal récalcitrant pour échapper à ses bourreaux, jusqu'à la mise de son cadavre, encore palpitant, dans le grand cuvier pour l'opération du raclage. J'ai vu cela cent fois et me suis demandée si ce n'est pas là un fâcheux pronostic des dispositions de ces jeunes cœurs.

Au point de vue des passants eux-mêmes ou des étrangers qui traversent nos petites villes, il serait désirable aussi de leur éviter la scène, toujours désagréable, de l'abattage.

Tels sont les désirs que je sentais le besoin d'exprimer. Puissent-ils être entendus.

Mesdames, voici une invention qui va ravir les grand'mamans et les personnes du sexe qui hésitent à arborer, pour coudre, leur première paire de lunettes. Il s'agit d'une aiguille merveilleuse qui s'enfile sans que l'œil ait un effort à faire. Elle est à tête dorée, avec un trou en forme de calice. Ce trou est surmonté de deux petites cornes, qui vont en s'évasant légèrement à droite et à gauche de sa partie supérieure. Entre les deux cornes, est une fente invisible. Introduire le fil entre les deux cornes, le presser légèrement sur la fente, c'est l'affaire d'un clin d'œil, l'aiguille est enfilée. Ce gentil engin est de fabrication anglaise ; il existe une contre-faççon allemande, moins perfectionnée et moins agréable à manier.

Que béni en soit l'inventeur qui va vous épargner un exercice de patience. Il nous en restera encore assez, n'est-ce pas ?

Sophie TROTTEVILLE.

Le biseaume.

On dit parfois que, pour quelques privilégiés de ce monde, la fortune vient en dormant ; c'est vrai. Tel est le cas de ceux pour lesquels un billet de loterie sort tout à coup avec un gros lot ; de ceux qui ont la surprise d'un brillant héritage ; et surtout de ceux dont la position sociale accumule chaque jour des écus dans la caisse, sans soucis, sans efforts, presque sans travail. Mais le contraire existe aussi ; c'est-à-dire qu'on peut manger son bien sans le savoir. En voici la preuve :